

## DE LA PATRIE

Autrefois et de nos jours avec les révoltes que nous avons connues, on parlait de la mort pour la *patrie*, comme ailleurs pour Dieu. Ces expressions sont devenues suspectes depuis plusieurs décennies. Le XX<sup>e</sup> siècle fut trop violent, trop contestataire, pétri de déceptions collectives, aussi bien à l'échelle nationale (la déception de l'État issu de l'Indépendance) qu'internationale (les deux grandes guerres) dévoilant ainsi la fragilité qui traverse les mobiles et les élans. Il n'est pas difficile de faire l'histoire du mot *patrie*. Dans « sa version moderne », il est né au XVIII<sup>e</sup> siècle, avec l'État nation, chargé de l'intention de renvoyer à une entité nette, pure pouvant garder sa charge mobilisatrice intacte. Le mythe fondateur de la *patrie* moderne, trop imprégné par l'atmosphère de la Révolution de 1789, ne put voir le jour sans toutes les querelles historiques, chargées d'illusions et de passions assassines, et du coup le risque de se tromper d'allié, de chef et de cause fut énorme. La *patrie*, en intégrant et transcendant le pays, la nation, le peuple, et l'État, en fut la synthèse aseptisée et mystique ; elle est le mot magique qui condense sans se laisser réduire à un seul objet de telle sorte qu'on arrive à l'inculquer comme idéal aux jeunes et aux adultes, à travers quelques symboles : l'hymne national, les légendes des héros nationaux, les martyrs, les programmes scolaires etc. Ce mot, comme celui de *Dieu* d'ailleurs, fut trop proche des passions et des intérêts si bien que tout le monde prétend s'y identifier. Poètes, historiens et artistes furent les voix vigilantes qui démasquaient les usurpateurs, se réclamant de la pureté patriotique. Artistes et poètes résistèrent à la participation à la première Guerre mondiale, une guerre choisie par des généraux du 19<sup>ème</sup> siècle, au moment où la troisième République « bourrait le crâne » des élèves à l'école et des citoyens par les slogans de la mobilisation pour sauver la patrie.

Durant son histoire la notion de *patrie* s'est épanouie par opposition à celle d'*ennemi* ou disons de l'*Autre*. Les manuels scolaires des années 60 en Tunisie, et début 70, entretenaient vaguement le mythe de la patrie, en puisant dans l'épopée de l'Indépendance, trop attachée à la légende de Bourguiba. Cela n'a pas duré longtemps car la jeunesse contestatrice (marxiste etc.) à mis fin à cette *patrie*. A travers le filtre des idéologies, on l'assimile désormais plutôt à un idéal où l'on parle moins de *patrie* que de *modèle de société* au gré des tendances et des références culturelles des uns et des autres. En l'absence d'ennemi, de menace qui engagerait le pays dans un récit d'une durée plus large (comme ça l'était durant la guerre coloniale), la patrie perd ses contours extérieurs, si l'on peut dire. En effet ne sont pas nombreux les moments où les individus dans une société, se posent la question du

lien qui les relie à ce *Tout* (histoire, espace, mémoire, êtres humains etc.) – appelons le *patrie* ou Tunisie –, et arrêtent de fixer leurs petites biographies pour s'interroger à l'échelle collective. Pendant les guerres et les révolutions, cette masse d'individus, qui en temps de paix, sont des singularités éparpillées dans les reliefs du quotidien, se condense autour d'autres mots plus opaques ou faussement transparents, comme *peuple*.



© Zohra Bensemra - Reuters

Pour nous, le mot *patrie*, rarissime dans le lexique de notre jeunesse (on utilisait des mots neutres comme le pays, *elblèd*, ou démythifié comme la société), prenait ses contours, et acquérait sa définition par rapport à notre déception de l'État nation, et notre hostilité à ceux qui nous gouvernaient. L'idée de *patrie* était loin de nous tenter par le cortège des mythes qui lui étaient associés, on aimait le pays certes mais d'un amour qui n'avait rien de belliqueux, nous étions plutôt soucieux de voir nos idées (liberté, prospérité etc.) devenir une réalité. *Elblèd*, dans notre esprit participe d'un projet avorté dans le présent plus que de la consistance d'un idéal qui avait un passé et une histoire. Du passé du pays, on garde un désenchantement, né de la déception de l'État d'Indépendance. D'ailleurs qui avait eu la curiosité durant la période idéologique des années 70 et 80 de remonter plus loin dans le temps, pour lire et réfléchir sur l'histoire de la Tunisie ? Qui avait eu l'idée de se forger à partir d'une autre idée (à travers ses lectures, ses mythes personnels, ses goûts etc.), une nouvelle perception du collectif tunisien ? On se projetait tous dans un *ailleurs* mi-géographique, mi-historique, mi-réel, mi-mythique (arabe, occidental, musulman), qui nous cachait ou plutôt qui nous empêchait d'explorer les ramifications d'une certaine généalogie du *Nous*. En d'autres termes le lien que nous avons avec ce *Nous*, était quelque peu problématique, une certaine conception figée de l'identité nous empêchait de rechercher dans les symboles et l'épaisseur du passé récent des lieux d'ancrage au « je », il y avait quelque chose qui ressemblait à une rupture à l'intérieur de chacun. L'épopée de l'histoire nationale, était trop sédimentée dans celle du Mouvement National pour susciter la moindre émotion. Le reste de l'histoire de la Tunisie (en dehors du rudiment scolaire frigorifié) était un édifice dont on ignore la matière et les reliefs.

À partir de quels repères, quelle matière, quel mythe fondateur se fait la perception du *Nous* (espace, temps, sol, êtres humains, projets) ? Qu'est-ce que c'est que la Tunisie ? À ces questions : l'air du temps, les effets de génération, les aléas du parcours personnel, les nostalgies, les goûts et les dégoûts de chacun se sont chargés de répondre.

Une chose est sûre, le mot *patrie* est désuet, inapte à répondre à cet « héritage sentimental ». Le besoin de nommer ce qui fonde le lien aux autres (humains, objets, présent et passé) est urgent, notamment depuis les événements de janvier. En d'autres termes il y a d'un côté un besoin de réfléchir autrement, de refonder le rapport à *Nous*, et de l'autre il y a des réponses périmées, parmi lesquelles l'idéologie de la patrie et tout ce qu'elle charrie derrière elle.

Périmée car désormais entre la patrie et moi (ma sensibilité, mon corps), il y a la couche impénétrable que forment le passé patriotique officiel, la langue de bois du discours politique de l'État et de l'opposition et qui nous empêche de voir ce qu'elle nomme et de nommer ce que nous voyons, le mode d'emploi qu'on fait du passé national (légendes, personnages historiques, monuments etc.) et le discours sur l'identité qui se fige dans des plats, des objets, des sites et des chants. Bref entre la patrie et moi il y a l'opacité d'une culture qui crée le malaise et décourage l'élan vers cet extérieur collectif qui s'est érigé comme question inquiétante. L'abîme ouvert par la chute du pouvoir et la fin d'un temps qui n'a que trop duré, annonce aussi la fin d'une configuration politique et culturelle. Il est trop insuffisant, voire grave, de réduire l'événement à son expression politique immédiate et n'y voir que la masse des choses qui doivent bouger (institutions, constitution etc.). Ben Ali est la part visible de l'iceberg, derrière son régime c'est tout un modèle de société qui a touché à sa fin : nous n'avons pas encore les moyens théoriques (les mots, les réflexes mentaux, etc.), ni le recul nécessaire pour pouvoir nommer ses étapes ou en tirer les conclusions. Notre génération est très démunie pour saisir l'étendue du champ ouvert désormais par ce tournant. À peine pourrions-nous en prévoir l'importance. Ce qui a eu lieu est certes un événement politique de grande importance. Huit mois déjà, après un déluge de discours, nous voilà face à une perception de la réalité dont on sent les impasses. Faute de pouvoir trouver de nouvelles catégories discursives capables de nous faire voir, comprendre l'ampleur de l'abîme ouvert par cet événement, journalistes, juristes et politologues se sont emparés de mots et de notions, qui à force d'être utilisées finissent par opacifier les faits.

Arbi DRIDI

chercheur en didactique et en littérature